

Sel et vinaigre

Monique La Grenade

Numéro 3, 2007

Tondeuses

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1027ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

1718-9578 (imprimé)

1920-7840 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

La Grenade, M. (2007). Sel et vinaigre. *Biscuit Chinois*, (3), 76–83.



Monique La Grenade

Son amour de l'écriture a commencé avec la forme des premières lettres tracées dans un « cahier à deux lignes ». Ce fut ensuite le son des mots, le rythme des phrases, le plaisir du sens et de l'émotion, le défi du mot juste en révision. À force de relire les textes des autres, c'était inévitable, elle aussi finirait un jour par créer ses propres histoires.

Sel et vinaigre

— OUI, MADAME THÉBERGE, il est passé ce matin... Pas encore, pas cette semaine... Ses résultats d'examens sont bons, tout va bien du côté du cœur et des poumons, et sa pression était parfaite ce matin... Oui, il a passé une bonne nuit... Non. Il a encore renvoyé son cabaret presque plein au déjeuner... Oui, je comprends, mais il faut pas vous décourager. Des fois, ça peut prendre du temps. Vous savez, c'est un gros choc qu'il a subi... Non, vraiment pas, faites-vous en pas avec ça, ça m'a fait plaisir... C'est ça, bonne journée à vous aussi.

En raccrochant, Jeannine entend frapper à sa porte de cuisine.

— Entre Suzanne, c'est pas barré. J'étais au téléphone avec l'infirmière.

— Et puis ?

— Il a eu une bonne nuit. Le docteur est passé le voir ce matin. Tout est correct pour ses derniers examens, ses plaies guérissent bien, mais il refuse toujours de manger. Comment veux-tu qu'il reprenne des forces s'il continue de bouder de même ? Je pensais bien que la physiothérapie commencerait cette semaine, mais le docteur le trouve pas encore assez bien. À force de s'obstiner, y va se rendre encore plus malade, pis y pourra peut-être même plus revenir ici, pis...

— Ben voyons donc, tu t'inquiètes trop là. C'est une mauvaise passe, mais ça va revenir. Après tout, à part les coupures, c'est rien qu'une fracture qu'il a eue. Encore chanceux dans sa malchance. Ça aurait pu être bien pire. Donne-lui le temps. Puis toi, en attendant, repose-toi donc un peu. C'est toi qui vas finir par te rendre malade. Ça fait combien de temps que tu te rends à l'hôpital tous les jours ? Maintenant que le pire est passé, tu devrais rester ici aujourd'hui. Alain est supposé aller le voir ce soir. Y a du sport à la télé. Peut-être qu'ils vont en regarder un petit bout ensemble. On sait jamais, ça pourrait lui changer les idées.

— Ça me surprendrait. Il l'a pas regardée cinq minutes depuis que je l'ai fait installer. Même qu'il demande de l'éteindre quand on l'allume pour lui. Il regarde même plus ses programmes préférés qu'il veut jamais manquer quand il est à la maison. Je vois pas ce que ton frère pourrait faire de plus.

— Écoute maman. T'es trop fatiguée, tu vois tout en noir. Ça te ferait du bien de changer d'air. C'est tranquille au magasin aujourd'hui, Richard a pas besoin de moi. Alors, prépare-toi. Je reviens te chercher vers onze heures. On va aller manger au Coq doré, puis je t'emmène au centre d'achat. Même si on n'achète rien, juste voir les vitrines, ça va te faire du bien.

Sur ce, Suzanne se lève. Jeannine n'a même pas le temps de répondre qu'elle la voit déjà fermer la porte derrière elle, puis au travers de la fenêtre, monter l'escalier vers le logement qu'elle habite au-dessus.



Le 18 mai, vers onze heures, après avoir déposé dans sa voiture le sac de riz et les deux boîtes de jus de tomate qu'il venait d'acheter, Émilien Théberge était entré dans la

quincaillerie située en face de l'épicerie, à l'angle de la rue Beaubien et de la 10^e avenue.

— Bonjour vous. Ça fait toute une mèche qu'on vous a vu. Vous avez passé un bon hiver ?

— Oui monsieur. Côté santé, à part des petits bobos, tout est parfait. Même chose pour ma femme. Vous savez, à notre âge, c'est déjà beaucoup. Pour le reste, ça marche comme sur des roulettes. C'est pas que j'aime pas vous voir, mais dites-vous que si je viens pas souvent, c'est bon signe : pas de robinet qui coule, pas de vitre brisée, pas de poignée de porte à réparer...

— Qu'est-ce qu'on peut faire pour vous alors ?

— J'ai besoin d'un gallon de peinture pour ma galerie.

— Rien qu'un gallon ?

— Oui, oui. J'en ai encore de l'an dernier. À l'automne, mon gendre a refait tous les escaliers, les deux galeries d'en avant et celle d'en haut en arrière. Il me reste seulement la mienne puis un bout de clôture à faire en arrière. Juste de quoi m'amuser jusqu'à l'été.

— Donc, on continue avec la même couleur ?

— Oui. Rien de changé de ce côté-là. C'est rendu qu'on appelle ça «gris galerie» chez nous.

— Comment ça va chez votre fille ? Rien de nouveau ?

— Tout le monde va bien. Mon gendre a toujours son commerce, Suzanne travaille là à temps partiel, sa plus vieille s'est mariée l'année passée, puis en septembre, c'est le plus jeune qui est parti étudier en dehors. Disons que c'était pas mal tranquille cet hiver, mais on finit par s'habituer.

— Il étudie dans quoi votre petit-fils ?

— En environnement. Il m'a expliqué ça, mais je comprends pas vraiment ce qu'il veut faire. Chose certaine, il veut travailler dehors. Ça me surprend pas de lui. Je me souviens du temps où on le gardait, ma femme et moi. J'ai jamais vu ça un enfant qui aimait autant jouer dehors. Y

avait pas de temps assez mauvais pour l'empêcher de sortir. Justement, il vient de revenir rester en haut pour l'été. Il a trouvé un travail d'étudiant aux îles de Boucherville. Ça se voyage pas trop pire à partir de chez nous, puis il va passer l'été dehors... Fait que c'est difficile d'être plus content.

— Votre gallon est prêt. Autre chose avec ça ?

— Non merci. J'ai tout ce qu'il me faut.

— Vous avez juste à passer à la caisse à l'avant. Alors, à la prochaine. Puis saluez tout le monde chez vous.

— C'est ça, à la prochaine.

En retournant chez lui, Émilien s'étonna de voir encore de nouveaux chantiers de construction : condos par ci, agrandissements ou rénovations par là, à part le petit pâté de maisons qui entourait son duplex, près de la rue Dandurand, il avait l'impression que tout avait changé dans le quartier. Quand il était venu s'y installer en 1950, il n'y avait que des champs et des espaces vagues vers le nord. « C'est ici que je venais échanger des balles avec Alain » se disait-il au moment de s'engager pour traverser le boulevard Rosemont. Et c'est au même moment qu'il aperçut sur sa gauche un camion qui roulait directement vers sa voiture. Pour l'un comme pour l'autre, trop tard pour freiner !

À onze heures et demie, sauf pour le riz à ajouter dans la soupe, Jeannine avait fini de préparer le dîner. Il lui restait quelques minutes pour jouer dans ses mots croisés. Tout absorbée à trouver les lettres de sa grille, elle n'a pas vu la demi-heure passer. À midi, elle avait terminé, Émilien n'était pas encore de retour. Elle entendit le bruit d'une sirène, et elle eut un mauvais pressentiment. Quelques minutes plus tard, on sonnait à la porte.

— Est-ce la résidence de monsieur Émilien Thériage ?...
Y a-t-il quelqu'un avec vous madame ?

— J'ai ma fille qui habite en haut. Je peux l'appeler, si vous voulez.

— Oui, ce serait bien qu'elle vienne vous rejoindre.

Émilien n'avait pas perdu connaissance. Les ambulanciers lui posaient toutes sortes de questions. Il était assez souffrant mais surtout très inquiet : après avoir eu un accident du même genre, son ami Arthur Landry avait perdu pour toujours son permis de conduire. Autant dire qu'on l'avait attaché à un poteau de galerie...

Si la première semaine à l'hôpital avait été éprouvante, avec un peu de bonne volonté, Émilien avait maintenant toutes les chances de s'en sortir « comme un neuf », disait-on autour de lui. Ce à quoi il ne répondait rien. Rien du tout. Secrètement, il songeait à son ami Arthur...

Malgré tous ses efforts, Alain n'avait pas réussi lui non plus à dérider son père pendant la soirée qu'il avait passée avec lui.

— Toi, Jonathan, t'aurais pas une idée ? demanda Suzanne à son fils.



Le lendemain, alors qu'il attaquait sa dernière heure de travail avant d'aller visiter son grand-père à l'hôpital, Jonathan cherchait encore ce qu'il allait lui raconter. Comme tout le monde dans la famille, il le voyait se laisser dépérir et, entre deux voitures qu'il faisait passer à la guérite du parc où il était posté, il se demandait bien comment faire pour lui remonter un peu le moral. Soudain, il se mit à gesticuler et à courir vers le camion du préposé à l'entretien qui passait plus loin.

— Allô mon papi !

— Jojo ? Ça fait longtemps qu'on m'a pas appelé de même.

— Ben moi aussi, ça fait longtemps qu'on m'a pas appelé de même.

Riez, surtout quand c'est pas drôle.

— Y paraît que la côte est pas facile à remonter ? Va ben falloir pourtant, si tu veux qu'on aille à la pêche cet été.

— Es-tu fou toi ?

— Ben quoi ?

Assis sur le bord du lit, tout en ayant l'air de parler de tout et de rien, Jonathan commença à raconter les étés de son enfance, tout le temps passé à patienter sur la galerie pendant qu'Émilien passait la tondeuse. Il rappela à son grand-père toutes les promesses qu'il se faisait faire pour rester tranquille : se faire amener au parc après, aller à la pêche le samedi suivant, se faire acheter de la gomme balloune ou un cornet de crème glacée ou de la réglisse en lacets...

— Tu grouillais tout le temps. Fallait ben que je trouve un moyen. Je t'avais toujours dans les pattes. J'aurais pas voulu que tu tombes ou que tu m'enfarges pendant que ça marchait c'te patente-là.

— Te souviens-tu de la fois où tu m'avais promis une patate frite, pis que t'avais fini le gazon juste avant le souper ? J'ai tellement braillé, pis je t'ai tellement ahalé que t'as été obligé de me l'acheter, pis au souper, personne comprenait que j'avais pas faim. C'est grand-maman qui a trouvé la raison quand elle a découvert que je sentais le vinaigre à plein nez. Sais-tu quoi ? Personne comprend ça dans ma gang que j'aime pas le ketchup avec les frites. Mais moi, je les ai jamais mangées autrement qu'avec du sel et du vinaigre, comme toi. Quand tu vas sortir de l'hôpital, on devrait y retourner ensemble. Le restaurant a grossi, mais y vendent encore les mêmes patates frites.

— Ouain, pas sûr que je pourrais digérer ça aussi bien aujourd'hui...

Le lendemain de la visite de Jonathan, l'infirmier trouva le cabaret d'Émilien presque vide après le déjeuner. Quand il voulut l'aider à faire sa toilette, il se fit brusquement rabrouer.

— À mon âge, tu sauras que je peux me débrouiller tout seul mon jeune. J'en ai vu d'autres.

Loin d'être offusqué par ce ton bourru, l'infirmier y vit plutôt une bonne nouvelle et sortit rapidement de la chambre. De retour pour refaire le lit un peu plus tard, il surprit Émilien le nez enfoui dans un sac. En entendant des bruits de pas, le vieux malade s'empressa maladroitement de refermer son sac et de le cacher dans le tiroir de sa table de chevet. L'infirmier joua celui qui n'avait rien vu et poursuivit la routine du matin en amenant son patient aux toilettes. Mais pendant qu'il tirait les draps et remettait de l'ordre autour du lit, seul dans la chambre, ce fut plus fort que lui, il ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil dans la table de chevet. Furtivement, il ouvrit le Ziploc qui s'y trouvait, et fut submergé par une odeur d'été. Du gazon, fraîchement coupé !